



VINCENT
VIGNEAU

Les fleurs de lin

éditions
Les Presses Littéraires

LES FLEURS DE LIN

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtiments sur
www.lespresseslitteraires.com

Photo de couverture :
© Gary Yim - Shutterstock

ISBN : 979-10-310-1271-1
© Vincent Vigneau – Les Presses Littéraires, 2022

VINCENT VIGNEAU

LES FLEURS DE LIN

Les ^{éditions} Presses Littéraires

I

Suresnes, le 17 mai 1993.

Elle est arrivée sans prévenir. Brute. Violente. Par surprise. Presque par effraction. Au moment où l'année tourne sur ses gonds, la mort se glisse à mes côtés, s'attache à moi, me fait comprendre qu'elle est prête, qu'elle m'attend. Pourtant, ce jour, que chaque matin je revis, ne fût pas le début de la fin. Plutôt le début d'une nouvelle existence.

Jamais je ne t'ai sentie aussi proche, jamais je ne t'ai autant désirée. Tu as partagé mes peines, ressenti mes souffrances, apaisé ma solitude dans la douleur. Tu m'as aimé dans ma faiblesse. Pourtant, je le sais, tout cela s'achèvera. Quatre mois après l'Annonce, le moment est venu de te quitter, Marie, j'espère le plus doucement possible. Les médecins m'ont prévenu ; deux jours, au maximum. C'est juste le temps qu'il me faut pour te dire la vérité.

Chapitre premier

La Genèse

– Bonjour Monsieur Levavasseur, c'est Marianne Tubat, de votre agence bancaire.

Levavasseur avait mis du temps à répondre. L'état de confusion provoqué par la sonnerie du téléphone qui l'avait réveillé en sursaut céda la place à une sensation nauséuse et l'impression que son crâne était pris dans un étau. Un bourdonnement désagréable résonnait entre ses deux oreilles. La nuit avait été très courte. Comme la précédente, d'ailleurs, réveillon oblige. Il n'avait pas bu autant depuis longtemps. Mais l'alcool lui avait fait oublier la cruralgie qui lui vrillait le dos depuis juillet. L'année s'annonçait néanmoins pleine de promesses. Son rhumatologue l'avait rassuré : il ne s'agissait que d'une question de temps. Du sport, de la patience et un peu de Tramadol devaient lui permettre de dépasser cette épreuve. Surtout, sa rencontre avec Marie avait mis fin à une longue période de célibat.

Ses amis du club des Ballons des Vosges l'avaient

immédiatement adoptée. Elle était jeune, belle à en tomber, vive d'esprit, simple et souriante. Tout le monde l'adorait parmi le petit groupe d'amis réunis, comme chaque année, chez Gérard. Levasseur avait frappé quatre ans auparavant à la porte de cette association de cyclistes qui s'entraînaient le dimanche sur les petites routes de l'Est de la France. Ceux-ci avaient été un peu surpris de voir débarquer chez eux, un matin à l'improviste, ce parisien taciturne. « J'en ai marre de pédaler seul » leur avait-il expliqué en guise d'introduction. « J'ai découvert le nom de votre club en regardant le Tour de France. Pas sur le dos d'un coureur bien sûr. Sur le maillot porté par un spectateur. Je suppose que cela devait être l'un d'entre vous ». Ses interlocuteurs s'étaient regardés, un peu interloqués. Ils se demandaient s'ils pouvaient se permettre d'accepter cet inconnu qui semblait tomber de nulle part. Ils n'avaient pas accueilli de nouveaux membres depuis au moins trois ans et ils n'avaient jamais compté d'étranger dans leurs rangs. Mais comme Levasseur ne semblait pas vouloir les quitter, bloquant, sans prononcer un mot, la porte de leur local, Gérard, le président, n'avait pas trouvé mieux à faire que de lui proposer de les suivre pour leur sortie dominicale. Il avait alors, à l'insu de ses compagnons, modifié l'itinéraire initialement prévu pour un parcours plus escarpé, espérant ainsi déguster

cet inopportun visiteur. À son grand étonnement, Levavasseur n'avait pas semblé peiner à les suivre. Il avait enchaîné l'ascension de la Planche des Belles Filles au même rythme que les autres et tenu la cadence sur le plateau et les faux plats. Arrivé au terme de leur escapade, il s'était contenté de leur lancer un bref « Salut. A dans quinze jours ». Estimant que l'absence de réaction de Gérard valait acceptation tacite de son adhésion, Levavasseur était revenu imposer sa présence deux semaines plus tard. Les membres du club, qui avaient passé l'essentiel de leur temps le dimanche précédent à réfléchir à la façon de se débarrasser de lui, n'avaient pas su comment lui faire comprendre qu'il n'était pas le bienvenu. Levavasseur feignit d'ignorer leur embarras et s'intercala, toujours sans prononcer un mot, entre les cyclistes qui s'apprêtaient dans l'attente du signal du départ. Comme la première fois, il suivit le peloton sans prononcer un mot, et les quitta par un bref « Salut. A dans quinze jours ». Résignés, plusieurs membres du groupe tentèrent par la suite de lier conversation. Hervé lui demanda s'il avait bien roulé depuis Paris. « Non. Trop de cons sur la route ». Gérard lui proposa de se joindre à eux pour boire un verre en fin de journée. « Pas le temps. J'ai de la route à faire. Et avec tous ces cons, ça risque de bouchonner ».

*

Six mois après sa première apparition, Levavasseur, en arrivant, tendit au président une enveloppe. « Mon chèque de cotisation ». Il fallut encore une année entière avant qu'il acceptât, en fin de journée, de se joindre aux autres pour boire une bière au café « Chez Mimi », en face du lieu de rendez-vous habituel. Une fois partagé un premier verre, Levavasseur, qui s'était résolu cette fois-ci à s'intégrer dans l'équipe, proposa une tournée puis accepta, pour la première fois, de répondre aux questions de ses nouveaux camarades. Oui, il habitait Paris. Non, il était célibataire. Non, il n'avait jamais chaussé des skis de fond. Oui, il pratiquait le vélo depuis plus de vingt ans. Lorsqu'il se fut agi d'aborder sa profession, il hésita quelques instants avant d'avouer qu'il était inspecteur dans un commissariat. Cette annonce interrompit d'un coup les conversations autour de la table, personne n'ayant imaginé qu'une personne de son apparence puisse exercer cette profession, laquelle, il est vrai, n'était pas de celles qu'ils avaient l'habitude de fréquenter. Mais l'information une fois assimilée, ils reprirent le fil de leurs discussions comme si, tout compte fait, cela n'était pas si incongru de compter parmi les membres d'un club de sport un fonctionnaire de police.

*

A partir de cet instant, ils le considérèrent comme

l'un des leurs. Hervé lui proposa de l'héberger la veille de leurs sorties, ce qu'il accepta volontiers car il commençait à se lasser de dormir un samedi soir sur deux dans sa voiture stationnée sur le parking d'un supermarché. Un matin, Levavasseur se rendit compte avec étonnement qu'il n'avait, jusque-là, fréquenté que des collègues. Sauf, bien sûr, Bernard et Marie-Laure. Pour la première fois, il pouvait compter sur des amis d'un autre milieu que le sien, avec lesquels il ne partageait rien d'autre que le plaisir de passer du temps ensemble, avec qui il pouvait s'exposer sans crainte, mettre simplement en commun des choses sans importance. Il s'aperçut également qu'il pouvait désormais s'écouler plus d'une journée sans qu'il ressente le besoin d'exprimer un signe de mauvaise humeur ni d'agacement devant les contrariétés aussi nombreuses qu'insignifiantes qui lui pourrissaient habituellement l'existence. Au début du mois de novembre, dix-neuf mois après leur première rencontre, Gérard lui glissa dans la poche un petit billet l'invitant à participer au réveillon qu'il organisait chaque année en famille et avec quelques amis dans son chalet situé au fond de la forêt de Chevestraye. Levavasseur en fut particulièrement touché car il avait toujours passé seul la nuit de la Saint-Sylvestre. Le matin du premier janvier 1990, il remercia si chaleureusement son hôte et son épouse que ceux-ci en furent troublés à leur tour. Ne sachant

que répondre à ce grand gaillard qu'elle voyait pour la première fois essuyer une larme, cette dernière lui déclara spontanément qu'elle espérait bien l'accueillir l'année suivante pour la même occasion. Depuis cette date, Levavasseur achevait l'année aux côtés de son copain Gérard, de sa femme, de leurs enfants, de leurs cousins et de quelques amis célibataires. Trois ans plus tard, il se fit une joie de leur présenter Marie qui avait rejoint sa vie depuis quelques mois.

*

En dépit de sa sévère gueule de bois, Levavasseur se réveillait le 2 janvier 1993 presque étonné d'être heureux, jouissant du bonheur d'ouvrir les yeux aux côtés de son amoureuse à l'aube d'une année où, après des décennies d'errance, il allait enfin se fixer, avec Marie, dans cette petite longère qu'ils avaient découverte deux mois auparavant de l'autre côté du pays, à Folleville, au milieu des pommiers et des champs de lin, et peut-être y fonder une famille. D'ores et déjà, ils avaient décidé de fêter en tête-à-tête l'anniversaire de leur rencontre, du moins, leur première rencontre extra-professionnelle. C'était le 30 janvier de l'année précédente, à l'Elysée Montmartre. Il ne l'avait pas tout de suite remarquée au milieu des jeunes qui s'agitaient devant la scène.

Marie, en revanche, l'avait tout de suite repéré, buvant seul sa bière au bar.

– Bonjour inspecteur. Comment allez-vous ? Vous aussi vous êtes un fan de la Souris déglinguée ?

– Madame le substitut ! C'est bien vous, eh... en cette tenue

– Bah oui c'est moi. Pourquoi donc ?

– C'est que je suis un peu étonné de vous voir ici... habillée comme vous êtes... On dirait que vous partez planquer avec la brigade des stup's. Très franchement je n'aurais jamais cru vous voir vous trémousser au milieu de ce qui pourrait ressembler à la réception annuelle de l'amicale des anciens de la maison d'arrêt de la Santé.

– Pfff !! N'importe quoi. Vous n'aimez pas ?

– Vous savez, je ne suis déjà pas très branché musique. Mais alors là, les hurlements braillards, je ne peux pas. Je déteste. Comment pouvez-vous supporter ce genre de bruit ?

– Mais si vous n'aimez pas, que faites-vous là ?

– Une amie m'a donné rendez-vous. Mais compte tenu de l'heure, je crois bien qu'elle m'a posé un lapin.

– Sincèrement navrée. Pour vous changer les idées, venez danser avec moi !

– Ben heu, je ne sais pas si c'est très convenable pour un policier de base comme moi de danser avec une magistrate.

– Ne faites pas de chichi. Nous ne sommes pas au tribunal. Oubliez les étiquettes !

– En fait, je ne pensais pas vous voir un jeudi soir dans ce genre de salle de concert. Je vous croyais plutôt du type opéra si vous voyez ce que je veux dire.

– On voit que vous me connaissez mal inspecteur. Jusqu'à la fin de ma licence, je jouais de la guitare dans un petit groupe de rock. De punk-rock même.

– Non !! Vraiment !? Avec une iroquoise rose ?

– Verte. Elle était verte. Le groupe se dénommait « Les déchirées d'Echiré » et nos deux tubes s'intitulaient, si on peut appeler cela des tubes car nous n'avons jamais joué devant plus de cinquante personnes, « Bérangère, va chercher la bière chez la mère » et « Ramène-toi avec ta sœur et un décapuleur ».

– Ha ha ! Délicieux. Vous jouez toujours ?

– Hélas non. Julie, la bassiste, est devenue hôtesse de l'air, Rachel, la batteuse, élève ses trois enfants à Brest et la chanteuse, Stéphanie, est entrée dans les ordres. Pas très commode pour répéter.

– J' imagine. Et pourquoi vous étonniez-vous de me voir ici ?

– Votre âge. Regardez autour de vous. Vous êtes le plus vieux.

Sur ce point, Marie n'avait pas tort. Mais elle eut rapidement honte de sa maladresse.

– Oh ! Désolé inspecteur, je ne voulais pas vous vexer. C’est complètement idiot de ma part de vous avoir dit cela. Pour me faire pardonner, je vous offre un autre verre.

– C’est gentil mais il se fait tard... pour mon âge... Non, je plaisante. En fait, je démarre demain à six heures pour une série de perquisitions chez des gens qui ressemblent un peu à vos copains sur la scène, alors je dois me coucher tôt.

– Objection accordée. Mais acceptez au moins que je vous invite samedi prochain. Une promenade en bateaux-mouches, ça vous dirait ?

*

Depuis qu’il habitait la région parisienne, Levasseur n’avait jamais eu l’idée de monter sur ces sortes de cantines flottantes qu’il trouvait ridicules. Aussi s’étonna-t-il de répondre favorablement, sans trop réfléchir, à la proposition aussi spontanée qu’inattendue de cette jeune femme qu’il connaissait à peine. Jusqu’à présent, il n’avait jamais été attiré par ces grandes filles de bonne famille qui semblaient respirer l’air sain de la campagne. Il avait toujours préféré à ces femmes, qu’il comparait à des gravures de mode pour boîtes de Camembert, le style boudeuse névrosée qui aurait pu figurer sur des canettes de bière bon marché. Mais en dépit des nombreux sujets d’insatisfaction qu’il avait pu partager avec ses précédentes compagnes, il n’était

jamais parvenu à cimenter une relation de couple suffisamment solide pour durer plus de trois mois. Grande, mince, de longs cheveux blond vénitien aux reflets argentés retombant librement sur ses épaules, le nez droit, le visage éclairé par de grands yeux verts pétillants et un sourire généreux, Marie ne ressemblait à aucune d'entre elles.

Celle-ci s'étonna également d'avoir aussi facilement proposé un rendez-vous à ce policier de quinze ans son aîné, qu'elle n'avait croisé qu'une seule fois en dehors de son travail, et qui était loin de ressembler aux garçons avec qui elle avait l'habitude de frayer. Bien qu'habitant Paris depuis une dizaine d'années, elle était restée très attachée à sa région d'origine où demeuraient toujours ses parents. Un vendredi sur deux, elle partait les rejoindre par le dernier train qui partait de la gare Montparnasse pour revenir le dimanche en fin de journée. Elle avait laissé à Vannes l'essentiel de ses amis avec lesquels elle aimait naviguer dans le Golfe du Morbihan. Pendant quatre ans, elle avait fréquenté Pierre, avec qui elle avait effectué une partie de ses études et qui était devenu avocat pendant qu'elle rejoignait l'école nationale de la magistrature. C'était un garçon gentil, sans histoire, prévenant et serviable, avec lequel elle envisageait sereinement de partager sa vie. Ils cohabitaient déjà tous les week-ends chez les parents de Marie. Un samedi matin, alors qu'elle

se trouvait à la fenêtre de la maison familiale, elle l'observait revenir de la mairie où il avait été publier les bans. Au fur et à mesure que se rapprochait son visage souriant, elle voyait sereinement se dérouler devant elle le film des années à venir. Quand Pierre atteignit la porte d'entrée de la maison, elle se rendit compte que les mêmes images ne cessaient de défiler devant ses yeux. Douces et rassurantes au début, elles devenaient progressivement répétitives et ennuyeuses. Quand il la rejoignit sur le canapé du salon, elle reposa les mains qu'il avait placées sur ses épaules et tenta de lui expliquer le plus délicatement possible qu'elle mettait fin à leur relation. Il aurait certainement fait le plus doux des maris, le plus attentionné, elle n'avait aucun reproche à lui faire mais, sans pouvoir en expliquer les raisons, sans savoir comment le dire, elle ne parvenait pas à se projeter dans la vie qu'il lui promettait.

*

La nouvelle de leur séparation bouleversa le quotidien tranquille de la famille et contraria au plus haut point ses parents, qui s'étaient déjà forcés à sympathiser avec ceux de celui qu'ils croyaient leur futur gendre. Il fallut décommander le traiteur, annuler la réservation de la salle, trouver des explications plausibles pour les proches et le curé, restituer la bague de fiançailles et, surtout, constituer rapi-

dement, avec le concours de la famille désormais adverse, une cellule psychologique pour soutenir Pierre sous le choc. Marie se sentit, au contraire, soudainement soulagée d'un poids qui lui pesait sur les épaules mais dont elle n'avait pu, jusque-là, identifier la cause. Elle monta le lendemain dans le train qui la ramenait vers Paris avec un cœur léger comme jamais. Quatre mois plus tard, elle se voyait offrir, par le plus grand des hasards, l'occasion inattendue de débiter une expérience nouvelle et séduisante avec un homme qui paraissait être physiquement, professionnellement et de tempérament, l'exacte antithèse de son précédent amoureux.

*

– D'accord Madame le Substitut.

– Chic ! dit Marie. Mais je vous en prie, appelez-moi par mon prénom. On se dit samedi prochain, à dix-huit heures à l'embarcadère du Vert Gallant ?

*

C'est ainsi que Marie et Levavasseur prirent l'habitude de se retrouver, au début un samedi sur deux, dans le petit jardin public situé derrière la statue d'Henri IV, à la proue de l'Ile de la Cité. Après leur première sortie en bateau, ils décidèrent, pour les semaines à venir, d'opter pour la marche à

pied. Tout en discutant, ils remontaient les escaliers qui les menaient au Pont Neuf, traversaient la place Dauphine, longeaient le quai de l'Horloge puis traversaient le pont du Châtelet avant de rejoindre un restaurant que Levavasseur avait réservé. Celui-ci s'efforçait encore de surveiller son langage, de ne pas s'exprimer comme il le faisait avec ses collègues du commissariat. Au cours de leurs promenades, Marie lui racontait son enfance en Bretagne. Son père était inspecteur des impôts. A l'âge de douze ans, il avait découvert, en partant à l'école, le corps de son propre paternel suspendu par le cou à une branche du cerisier du jardin. A côté d'un tabouret renversé sur le sol, traînait le jugement d'un tribunal de commerce prononçant la liquidation de sa petite fabrique d'articles de pêche. Le prix de vente de la maison familiale ayant juste permis de désintéresser les créanciers, sa mère s'était installée avec ses trois garçons dans un petit HLM de la périphérie de Vannes. N'ayant jamais travaillé, elle n'avait trouvé comme moyen de subsistance que des emplois de femme de ménage. Elle, qui avait toujours eu des employées de maison, avait trouvé la situation si dégradante qu'elle avait fait croire à ses enfants qu'elle occupait un emploi de secrétaire chez un médecin. Mais un jour, le père de Marie, qui avait passé la nuit chez l'un de ses camarades de lycée, la trouva au petit matin passant la serpillère

dans la cuisine des parents de son ami. La vue de sa mère, penchée en avant sur son seau, sanglée dans un tablier à carreaux et décrassant le carrelage d'une maison qui n'était pas la sienne lui fit brutalement prendre conscience du déclassement de sa famille. Il en fut profondément humilié et s'enfuit avant qu'elle n'eut le temps de se retourner. Au grand étonnement de celui-ci, il n'adressa plus la parole à son camarade de lycée et n'osa jamais raconter à sa mère qu'il avait découvert comment elle parvenait à joindre les deux bouts. Quarante ans plus tard, il demeurait toujours obsédé par le souvenir de ce déclassement social. Il n'était jamais parvenu à revenir devant la façade de la maison dans laquelle il avait passé les premières années de son enfance. Mais il en rêvait toutes les nuits, visitant une à une les pièces dont il gardait intact le souvenir, fouillant dans des placards imaginaires et explorant des recoins improbables, comme s'il y recherchait la part de lui-même qui lui manquait. Constamment habité par la crainte de redevenir pauvre, il n'avait eu de cesse de pousser ses trois enfants à entrer, comme lui, dans la fonction publique pour bénéficier de la sécurité de l'emploi. La mère de Marie, quant à elle, passait son temps à se lamenter d'avoir épousé un fonctionnaire terne et maussade. Elle encourageait au contraire sa fille et ses deux garçons à écouter leur instinct et s'échapper des contraintes du réel.

Une conviction qu'elle avait chevillée au corps.

Un matin de novembre 1974, après avoir déposé ses deux plus jeunes enfants à l'école, elle s'était arrêtée prendre un café dans un bar. Une fois assise, elle réalisa l'impasse dans lequel son mariage l'avait acculée et se mit soudainement à sangloter. L'homme installé à la table d'en face se rapprocha, lui tendit un mouchoir et tenta de la consoler. Elle se sentait tellement seule qu'elle raconta sans pudeur à cet inconnu l'ennui de sa vie conjugale sans éclat, la monotonie de ses journées passées à attendre un improbable imprévu. L'homme s'appelait Serge. Il venait de Marseille et se trouvait de passage à Vannes, soi-disant pour affaires. Ils discutèrent pendant deux heures, comparant leurs histoires, tout en commandant des verres de Suze. Alors que s'approchait le moment de rentrer pour préparer le déjeuner des enfants, la mère de Marie crut voir dans cette rencontre inattendue le signe du destin qu'elle attendait. Au moment où l'homme s'apprêtait à partir, elle lui demanda de l'emmener. Serge accepta sans hésiter l'invitation de cette jolie blonde un peu naïve qu'il pensait abandonner rapidement une fois la première nuit passée ensemble. Elle le suivit dans sa DS stationnée face au bar et ils prirent la direction du Sud. Mais contrairement à ce qu'il lui avait raconté, Serge n'était pas le voyageur de

commerce qu'elle croyait. Sorti de prison depuis seulement neuf mois, il avait récidivé en cambriolant la nuit précédente, avec deux complices, le coffre-fort du Prisunic du centre-ville. Ils roulèrent une trentaine de kilomètres avant d'être arrêtés à un barrage de gendarmerie. Sans comprendre ce qui lui arrivait, la mère de Marie se trouva placée en garde à vue, puis, dans les deux jours qui suivirent, présentée à un juge d'instruction et incarcérée à la maison d'arrêt des femmes de Rennes. Elle en sortit trois mois plus tard après que le magistrat instructeur eut vérifié son alibi : le soir où avait eu lieu le délit, elle dinait chez le chef de service de son mari. Ce dernier, qui détestait les conflits, avait raconté aux enfants que leur mère avait dû partir précipitamment chez leur grand-mère qui était malade. Il ne lui posa aucune question à son retour et fit comme si elle n'avait jamais quitté la maison. Marie apprit la vérité quinze ans plus tard, en prenant connaissance de l'enquête de moralité réalisée par les renseignements généraux pour être autorisée à passer le concours de l'école de la magistrature. Par charité, elle n'en parla ni à ses parents ni à ses frères, se rendant à son tour complice du mensonge qui étouffait sa famille. Marie décrivit aussi à Levavasseur sa scolarité au collège Sainte-Marie et au Lycée Saint-Paul, sa passion pour le dériveur et le rock, ses études de droit, sa scolarité à l'école nationale de la

magistrature, son premier poste au parquet d'Evry avant sa mutation pour le tribunal de Nanterre.

Au troisième rendez-vous, ils avaient décidé de se tutoyer. Levavasseur s'autorisa alors à relâcher ses efforts de langage.

– Pourquoi tu ne m'emmènes jamais dîner Rive Gauche ?

– Je n'aime pas la Rive Gauche.

– Comment ça, « tu n'aimes pas la Rive Gauche ». Cela n'a aucun sens, ce que tu dis.

– Je n'aime pas la rive gauche comme je n'aime pas les curés, les endives, les haies de thuyas, les mecs qui roulent sur la file du milieu, les chemisettes à carreaux, les paquets de pâtes qui n'affichent pas en gros caractères le temps de cuisson, les mocassins à glands, les cravates club, les vacances à la mer, le miel liquide, le lait dans le café, le beurre salé, les emballages soi-disant à ouverture facile, les chats et ceux qui les caressent, les joueurs de tennis, les lavabos sans robinet mitigeur, les baguettes moulées, les films de Claude Lelouch, les chiottes à la turque, les avis de passage dans ma boîte aux lettres, les escalators, les gens qui traînent des pieds, qui lisent par-dessus mon épaule dans le métro ou font du bruit en mangeant. Y'a plein de choses que je n'aime pas et qui me gonflent. Je ne vais pas t'en faire la liste complète car ce serait trop long. Mais parmi celles-ci y'a la Rive Gauche. C'est ainsi. Cela